

vous ne chanterez en public nulle autre part que dans le Concert-Français... Je vous permettrai les soirées à bénéfices, les représentations pour les pauvres et les cachets qui vous seront payés pour aller chanter en ville, dans des réunions mondaines. Avec cela, ma jolie fille, vous aurez de quoi changer de robe plus souvent.

Et, après l'avoir, pour ainsi dire, moralement estimée :

—Combien gagnez-vous par jour dans votre métier ?

—Du temps où j'étais avec luccini, j'étais obligée de rapporter quinze francs par jour....

—Les rapportiez-vous ?

—Quelquefois... Le plus souvent, c'était sept, six, cinq francs. J'étais pourtant une de celles qui gagnaient le plus....

—Si vous voulez venir avec moi, je vous donnerai trois cents francs par mois la première année... Si je vous engage pour une seconde, je vous donnerai six cents francs... Et si je vous engage pour une troisième, il est probable que je pourrai aller jusqu'à mille francs par mois... Hein ? ça vous va-t-il ? La perspective de gagner douze mille francs par an dans deux ans n'est pas faite, il me semble, pour vous épouvanter....

Fanchon restait silencieuse. La surprise la rendait muette.

Est-ce que Montrésor n'abusait pas de la naïveté de Fanchon pour se moquer d'elle ? Tout à l'heure, elle n'avait pas très bien compris ce qu'il lui expliquait lorsqu'il lui avait parlé de représentations à bénéfices ou pour les pauvres, et de cachets... C'était un langage nouveau pour elle....

Mais les chiffres qu'il lui proposait ! Ils étaient assez éloquentes pour qu'elle les comprit....

Montrésor crut qu'elle hésitait, parce qu'elle ne trouvait pas le prix assez élevé.

—Ma fille, dit-il avec rondeur, il ne faut pas avoir trop de prétentions, tout de suite, la première année. Vous pouvez ne pas plaire, en définitive. Il peut arriver qu'on se laise vite de vous. Voilà pourquoi je ne vous offre, pour la première année, que trois cents francs par mois. Si la somme est trop faible pour la seconde année et si votre succès, comme je l'espère, a été très grand... une foi, je ne demande pas mieux que d'augmenter de cinq ou dix louis... C'est à débattre, plus tard... Allez, je vous conseille d'accepter... Je suis un vieux roublard... Vous vous en trouverez bien....

—Mais j'accepte, monsieur, j'accepte ! dit-elle avec vivacité.

—Alors, c'est entendu... Donnez-moi votre adresse... Demain, voulez-vous revenir me trouver à quatre heures ?... Votre engagement sera prêt... Nous n'aurons plus qu'à le signer....

—Bien, monsieur. Je serai ici demain à quatre heures.

Elle s'en retourna, le cœur joyeux. En regagnant la salle, guidée dans les couloirs par un machiniste, elle rencontra l'inspecteur.

Marcel roula des yeux furibonds et lui dit en ricanant :

—Eh bien ! vous l'avez reçu, le savon, hein ?

—Oui, je l'ai reçu... dit-elle en riant. Aussi, à partir de demain, je ne chanterai plus dans la salle, mais sur la scène !

Elle laissa l'inspecteur ébahi, et trouvant la porte qui communiquait avec la salle, elle disparut.

Les vieilles chansons débitées là ne l'intéressaient plus guère. Elle avait le cœur joyeux. C'était une situation régulière que le hasard venait de lui faire conquérir. Désormais plus de vagabondage, à la merci des sergents de ville et sous l'œil de la Préfecture de police ! Plus de cette sorte de mendicité ! Un engagement dans un café-concert, et bientôt, peut-être, la gloire !

Un regret se mêlait à son bonheur.

Le regret de n'avoir pas à côté d'elle son petit Bernard, pour lui faire partager son bonheur et son bien-être.

Mais elle n'avait pas perdu l'espérance de le retrouver.

Elle nourrissait deux projets au fond de son cœur.

Et ces deux projets, maintenant qu'elle allait être presque riche, il ne lui serait plus impossible de les réaliser.

Tant qu'elle avait vécu au jour le jour des aumônes recueillies, elle n'avait pu songer à leur exécution.

Maintenant, tout cela changeait.

Le premier de ces projets, c'était de retrouver les traces de Georget, de savoir dans quelle prison d'enfants, dans quelle colonie pénitentiaire on l'avait enfermé, de connaître son sort et de le délivrer.

Pour réaliser ce projet, pour apprendre dans quel établissement Georget avait été relégué, elle comptait utiliser le crédit et l'influence de Mme de Beauchamp.

Mais cette influence, elle ne voulait l'employer que discrètement presque sans qu'on s'en doutât, instruite par la peur et épouvantée en songeant que cette noble et généreuse famille risquerait de voir quelque jour éclater chez elle la catastrophe de la Lazardière.

Le second de ces projets, c'était de faire venir sa mère auprès d'elle, d'établir une garde auprès de la malade, afin que dans sa paralysie, dans son anéantissement, ses yeux, du moins, fussent réjouis par la vue, la présence, la beauté de sa petite Fanchon....

Pour cela, pour ces deux projets, il lui fallait attendre quelques mois encore, — le temps de réaliser les économies nécessaires.

Elle rentra tard dans sa petite chambre garnie.

Elle s'habitua à Paris et la nuit ne lui faisait plus peur.

Comme sa petite chambre lui parut élégante ce soir-là, à la lueur de la lampe qu'elle alluma pour se déshabiller,

Tout lui paraissait embelli.

Elle souleva la fenêtre en tabatière, monta sur une chaise de paille et passa la tête par la fenêtre.

De cette façon, elle pouvait voir Paris, au loin, tout le gigantesque défilé des maisons, des édifices, de l'est à l'ouest, éclairé, cette nuit-là, par la lune qui venait en aide aux bees de gaz. Elle resta longtemps à la fenêtre.

Bref, une grosse fatigue l'emporta.

Elle se hâta de refermer la fenêtre et se coucha.

Le lendemain elle resta tranquillement chez elle. A quoi bon sortir, maintenant, et mendier ? Dans la matinée, il arrivait parfois, de très bonne heure, que Mattéo venait la chercher. Il vint justement ce matin-là.

Elle lui raconta son bonheur.

Mattéo en fut content. Lui-même lui annonça qu'il venait de trouver le moyen de retourner en Italie. Il n'avait plus ni père ni mère ; mais un de ses oncles, après être resté longtemps sans s'occuper de lui, avait sans doute été pris de remords et, dernièrement, l'avait rappelé en lui envoyant de l'argent pour son retour.

L'oncle, jouissant d'une certaine aisance, promettait à Mattéo d'achever son éducation musicale.

Et le jeune garçon, enchanté, disait à Fanchon :

—Toi, tu vas devenir une grande chanteuse. Eh bien, tu verras, patience, moi, je deviendrai un grand musicien.

Comme il parlait le lendemain, il voulut passer avec Fanchon cette dernière journée.

A quatre heures, il l'accompagna au Concert-Français.

Montrésor n'avait pas menti.

L'engagement était prêt. Il n'y avait plus qu'à signer.

Montrésor, auparavant, lui fit prendre connaissance de ce engagement qui ne contenait que les clauses ordinaires. Aucun dédit n'était stipulé, en cas de rupture de l'engagement par l'artiste, puisque Fanchon était mineure et n'avait aucun répondant.

—Quel jour devrai-je prendre mon service ? demanda-t-elle.

—Oh ! nous avons le temps... Pas avant huit jours... En attendant, il faut que je vous fasse mousser....

—Mousser ? dit-elle sans comprendre.

—Je veux dire qu'autour de votre nom, je ferai de la réclame. Et maintenant, comme il est probable que vous ne roulez pas sur l'or, voici cent francs d'avance... Revenez tous les jours à midi et demi, pour les répétitions. Vous me direz votre répertoire... Il faut que je sache ce que vous avez dans le ventre... Après, nous ferons un choix et vous débutez. Et confiance, confiance... je vous promets un joli succès....

V

Elle débuta au bout de quelques jours. Et ce fut un triomphe. Montrésor ne s'était pas trompé dans ses prévisions. Ce ne fut pas seulement le succès d'une soirée ; chaque soirée qui s'écoula ne fit qu'augmenter la renommée de Fanchon dans des proportions tout à fait singulières.

Les places faisaient prime et l'on se battait au bureau de location. Montrésor inventa certaines places, certaines loges, certaines avant-scènes qu'il appela "de luxe," et qu'il taxa un prix exorbitant.

A elles seules, elles formaient la recette du théâtre et couvraient ses frais.

Eh bien ! toutes ces places furent prises chaque soir.

La salle, au bout de huit jours, fut louée pour un mois.

Cette jeune renommée éclatait, soudain, irrésistible.

Les journaux s'emparèrent d'elle, vinrent questionner Montrésor et lui demander sur cette étoile tous les renseignements qu'il connaissait. Malheureusement pour leur curiosité, ces renseignements étaient peu de chose. Fanchon, en effet, se souvenant du passé, s'était tenue sur une réserve prudente. Elle avait laissé Montrésor libre d'inventer sur elle les histoires les plus intéressantes, les détails les plus attendrissants. Cela lui importait peu. Ce qui lui importait, c'était que l'on ne connût point la vérité.

Les journaux d'illustrations publièrent son portrait, et tous, à l'envi, rééditèrent les vieilles chansons connues pourtant, par lesquelles elle avait débuté sur la scène du Concert-Français.

Après avoir entendu tout le joli répertoire de Fanchon, Montrésor avait laissé la jeune fille libre de choisir elle-même, s'en fiant à son instinct.

Alors, elle lui avait dit :

—Laissez-moi débiter par la chanson de Fanchon la Vieillesse.